

Seiji Ozawa

Jouez, jeunesse !

Il est arrivé au rendez-vous casquette rouge sur la tête et grosses lunettes de soleil sur le nez, tel le touriste nippon typique visitant les splendeurs de l'ancienne capitale austro-hongroise. Pourtant, à Vienne, Seiji Ozawa est chez lui. Il a son bureau au cœur de l'imposant Staatsoper, dont il est le directeur musical depuis 2002. Un de ces postes de premier plan qu'il collectionne depuis qu'il a gagné le concours de chef d'orchestre en 1959 à Besançon. Il venait d'arriver en Europe, après soixante-deux jours de voyage en bateau. Débarquant à Marseille, il récupéra le vieux scooter qu'il avait enregistré en soute et mit le cap sur Paris, s'arrêtant dans des auberges de jeunesse. Une fois arrivé à Paris, il prit une chambre à la Cité universitaire internationale - « à la maison britannique », précise-t-il avec un bon rire. « Tous les matins, j'allais à l'Alliance française, boulevard Raspail. » Voilà pour l'anecdote. Car à Besançon, l'été suivant, Charles Munch lui proposa de venir le rejoindre à Boston. Il y deviendra le directeur musical de l'Orchestre et y restera pendant vingt-neuf ans, avant de partir définitivement pour Vienne.

A 74 ans, Seiji Ozawa ne tire aucune vanité de cet itinéraire exceptionnel. Au contraire, l'homme est humble et tout entier tourné vers ses fondations et les stages qui lui permettent de faire travailler de jeunes chefs, chose à laquelle il tient plus que tout. Du festival Saito Kinen à l'Ongaku-juku Opera et, tout récemment, en Suisse à l'International Music Academy, qui - c'est une première - sera bientôt à Paris * pour présenter le travail des jeunes stagiaires.

Cette soif d'enseigner, il l'a découverte à Tanglewood, le festival d'été du Boston Symphony Orchestra. « Il y a trente ans, voir des étudiants m'écouter et faire des progrès m'a fait l'effet d'une drogue », confie ce chef à l'emploi du temps infernal. A tel point que, s'il fut élu à l'Académie des beaux-arts en 2001, son installation en grande pompe et en habit n'eut lieu qu'en... 2008 ! Une cérémonie touchante dont la simplicité l'a surpris et qu'il a préférée à celle, au Japon, du prix de l'Empereur, pour laquelle le protocole était excessivement strict. « J'aime la simplicité, confie-t-il. Dans la vie comme dans la musique. » Un besoin qui se retrouve dans son quotidien. A Paris, il possède un petit appartement dans le VIII^e arrondissement d'où il va à pied à Garnier. « Pour Bastille, dit-il, je prends le métro. » Levé au petit matin, « car je ne suis pas un oiseau de nuit et une seule bière m'empêche de travailler », l'homme est loin de mener une vie de star. Très direct, il est rayonnant et attentif. Heureux de voir dans son pays la musique classique s'émanciper. ■ F. D.

* Théâtre des Champs-Élysées, le 1^{er} juillet.

A écouter : le coffret qui réunit Muti, Ozawa, Mehta à la tête de l'Orchestre philharmonique de Vienne (en vente au théâtre ou sur le site www.theatrechampselysees.fr).



STEPHAN GLADIEU POUR LE FIGARO MAGAZINE